

La forme-Commune

À la zad, la « journée de travail » avait tendance à s'étendre ou à se contracter suivant les tâches à accomplir, qu'il s'agisse de préparer à manger pour les postiers en grève à Nantes, de réparer un tracteur, d'écrire un tract ou d'organiser les livres de la bibliothèque. Cette élasticité temporelle m'apparaissait particulièrement évidente quand mes visites coïncidaient avec l'équinoxe ou le solstice, au moment des grands efforts collectifs autour des plantations et des récoltes. Le bocage de Notre-Dame-des-Landes étant en effet largement constitué de zones humides, les méthodes de l'agriculture régénératrice, ses outils et leur mise en œuvre semblaient pour une bonne part venir tout droit du XIX^e siècle. Les grosses et lourdes machines se seraient enlisées dans la boue (ce qui est d'ailleurs arrivé aux chars envoyés par Macron en mars 2018). Participer aux foins, c'était se munir d'une fourche à trois dents recourbées merveilleusement fines et délicates. C'était aussi apprendre, ce que je n'ai d'ailleurs jamais totalement maîtrisé, le complexe pas de deux synchronisé exécuté avec sa partenaire après avoir transpercé la balle à l'unisson, puis pivoté ensemble pour l'envoyer au sommet de l'énorme pile de balles sur un chariot tiré lentement par un petit tracteur conduit par une jeune fille très bronzée avec encore un sourire incroyable. Les hommes et certaines femmes pouvaient soulever une balle tout seuls ; d'autres, comme moi, travaillaient en tandem. Jojo

III. Défense, appropriation, composition, restitution

ou Christian, comme des chèvres en équilibre au sommet de la pile, disposaient les balles de façon qu'elles ne s'écroulent pas tandis que le chariot avançait lentement dans le champ. La fenaison pouvait se poursuivre jusque tard dans la nuit. Il faisait d'ailleurs plus frais après le coucher du soleil, le travail s'accompagnant de crêpes et de vin à partir d'environ 22 heures.

J'ai bien conscience de friser la pastorale avec cet exemple des foins. En réalité, la façon différente dont le temps s'écoule à la zad ne peut être qu'en partie attribué, je crois, aux rythmes saisonniers de la vie rurale, du travail agricole et à la beauté du bocage. La fatigue particulière, si intense et si satisfaisante psychiquement, que j'ai ressentie après mes séjours à la zad tenait davantage à la densité sociale produite par l'entremêlement du travail et des interactions sociales, en particulier pour quelqu'un comme moi, qui ai l'habitude de passer beaucoup de temps seule. (C'était aussi, bien entendu, un mode d'expérience tout à fait étranger aux rythmes du travail salarié.) Pour moi, Notre-Dame-des-Landes était une sorte d'oasis de réalité humaine et non humaine, un lieu où la précipitation était considérée comme un manque de tact, et où les tâches se dévoilaient successivement suivant la logique de ce qui constituait en effet un besoin authentique. Les vaches doivent être traitées, les moutons doivent être soignés et protégés des prédateurs, le pain doit être cuit mais l'heure des repas

La forme-Commune

et de nombreuses autres activités n'a pas besoin d'être précisée. L'effort collaboratif pour résoudre des problèmes pratiques supposait un flux d'improvisations, d'échanges de savoir-faire, de consultations et d'interruptions – même si la question de ce qui constitue bel et bien une interruption à la zad mériterait à elle seule un essai.

Henri Lefebvre aurait pu qualifier la temporalité de la zad d'« appropriée », dans le sens fort et très particulier qu'il donnait à ce terme. Le « temps approprié » a ses caractéristiques propres :

Normal ou exceptionnel, c'est un temps qui oublie le temps, pendant lequel le temps ne (se) compte plus. Il advient ou survient quand une activité apporte une plénitude, que cette activité soit banale (une occupation, un travail) ou subtile (méditation, contemplation), spontanée (jeu de l'enfant et même des adultes) ou sophistiquée. Cette activité s'accorde à elle-même et au monde⁶¹.

Le temps peut se vendre mais il peut aussi se vivre. L'expérience du « temps approprié » porte en elle rétrospectivement le savoir et la conscience aiguë de son contraire : la reconnaissance que le programme étatique et le marché capitaliste non seulement organisent la vie sociale, mais qu'ils *confisquent* activement l'organisation de la vie sociale et qu'ils nous dépossèdent de la

III. Défense, appropriation, composition, restitution

possibilité de l'arranger à notre manière, et à notre rythme.

L'« appropriation » est apparue très tôt chez Lefebvre comme une dimension essentielle de sa réflexion sur l'aliénation. Mais il n'a cessé de reformuler sa réflexion sur ce processus tout au long de sa longue carrière en fonction des contextes qui l'intéressaient sur le moment, qu'il s'agisse de l'espace urbain, de la critique de la vie quotidienne ou de l'écologie. C'est notamment son travail sur le processus d'appropriation qui lui a permis de rompre avec le marxisme productiviste, de théoriser des lieux politiques en dehors du lieu de travail, et de s'imposer, aux côtés d'André Gorz, Ivan Illich, Murray Bookchin, Maria Mies et d'autres, comme une figure majeure de la théorie anti-productiviste et écologiste qui s'est épanouie dans les années 1970.

L'idéologie de la croissance a été touchée à mort : on croyait auparavant, avec un tenace optimisme, à la croissance indéfinie de la production et de la productivité : toujours plus d'autos, toujours plus de postes de télévision, toujours plus de machines à laver ou de machines à calculer. On pensait, avec le même optimisme, que cette croissance économique apporterait tôt ou tard la satisfaction de tous les besoins : matériels et « spirituels », comme on dit. [...] On croyait, toujours avec

La forme-Commune

la même idéologie, au caractère favorable des entreprises géantes, au caractère bénéfique de l'accroissement démographique et technique. Cette vaste construction idéologique s'effondre lentement, mais sûrement. À la suite de quoi? À la suite du malaise urbain, de la destruction de la nature et de ses ressources, à cause des blocages de toutes sortes qui paralysent le développement social, même quand ils n'empêchent pas la croissance économique. [...] La croissance pour la croissance, c'est désormais quelque chose de dépassé⁶².

Des lecteurs qui ne connaîtraient pas Lefebvre pourraient trouver surprenant de le voir formuler de telles remarques (dans un discours prononcé à Santiago, au Chili) dès 1972. Mais les années 1970 sont ce moment où pratiquement toutes les communautés humaines se sont trouvées intégrées au sein d'un système mondialisé de contrôle étatico-capitaliste, en échange, semble-t-il, de la promesse d'un niveau de sécurité supérieur. La fin de ce qu'on appelait le « compromis fordiste » et le déclin du règne de l'accommodement keynésien dans les années 1970 sont survenus plus ou moins clandestinement – les conséquences n'en ont été pleinement identifiées et nommées qu'au cours de la décennie suivante, quand des gens ont commencé à parler de « néo-libéralisme ». Déjà, pourtant, comme le suggèrent les remarques de

III. Défense, appropriation, composition, restitution

Lefebvre, les effets et les répercussions de ce cycle étendu d’appropriation capitaliste se faisaient sentir au niveau de la vie quotidienne, le « niveau » d’existence humaine auquel Lefebvre s’intéressait depuis un certain temps. La période écoulée entre le déchaînement d’énergies émancipatrices de 68 et le renforcement de la contre-révolution palpable dès le milieu des années 1970 a vu le réveil de quelque chose comme un inconscient communal. Des batailles pour l’espace prolongées et à grande échelle comme le Larzac ou Sanrizuka ont joué le rôle du canari dans la mine, alertant ceux et celles qui y prêtaient attention à l’époque sur le passage alors massif, à la campagne, à une économie accumulative. Dans le même temps, dans le sillage de 68, beaucoup de gens, de jeunes gens surtout, ont quitté les grandes villes en France ou ailleurs, résolus à poursuivre la restructuration existentielle et sociale que les insurrections de 68 avaient nourrie au niveau de la vie quotidienne sous la forme d’expériences de vie en communauté, généralement dans des coins de la campagne où la terre n’était pas chère. Certaines de ces expériences ont été éphémères; d’autres, comme Longo Mai, ou Ambiance Bois, près de Limoges, durables⁶³. Mais le changement marqué de perspective à cette époque – la revendication nouvelle du « droit à la campagne », pour paraphraser Lefebvre – donne un certain poids à l’idée que si 68 est un mouvement qui a commencé

La forme-Commune

principalement dans les villes, son intelligence et son avenir tendaient vers les terres et la Terre.

On se souvient surtout de Lefebvre aujourd'hui pour ses travaux sur l'urbanisme, mais ses toutes premières recherches avaient pris la forme d'une sociologie rurale et lui-même est resté attaché toute sa vie aux Pyrénées de son enfance. « Au lieu de préparer une thèse de philosophie sur un problème philosophique, j'ai écrit l'histoire de la paysannerie des Pyrénées⁶⁴. » Cette histoire – sa thèse de doctorat – racontait la dissolution des communautés rurales sous l'effet du capitalisme : la détérioration progressive de « l'ancienne organisation avec ses équilibres délicats entre les populations, les ressources, les surfaces⁶⁵ ». Ce que Michael Lowy a appelé le « romantisme radical » de Lefebvre s'enracinait dans sa conviction de l'existence d'une « certaine plénitude humaine⁶⁶ » (cette même « plénitude » rencontrée plus haut dans le « temps approprié »), « tout un mode de vie », dans les rythmes des communautés paysannes disparues depuis longtemps des campagnes françaises – le rythme des plantations et des récoltes et des grandes fêtes agricoles⁶⁷. Comme William Morris avant lui, Lefebvre formulait sa critique du monde moderne au nom des sociétés précapitalistes, prémodernes – au nom peut-être du rire paysan tonitruant si éloigné pour lui d'un sourire ironique et las, cette éruption du rire spontané, joyeux, qui lui a donné

III. Défense, appropriation, composition, restitution

envie d'écrire sur Rabelais⁶⁸. Dans un chapitre extraordinaire du premier volume de la *Critique de la vie quotidienne*, Lefebvre évoque l'épanouissement humain du passé médiéval : « Dans la fête [paysanne], chaque membre de la communauté allait pour ainsi dire au-delà de lui-même, et tirait de la nature, de la nourriture, de la vie sociale, de son propre corps et de son esprit, d'un seul coup, toutes les énergies, tous les plaisirs, tous les possibles. » La fête paysanne n'était pas un moment exceptionnel dans une existence par ailleurs morne ; ce n'était rien de plus (et rien de moins) que l'intensification de la plénitude de la vie quotidienne elle-même : « La fête ne se distinguait de la vie quotidienne que par l'explosion des forces lentement accumulées dans et par cette vie quotidienne elle-même⁶⁹. »

Lefebvre a trouvé une traduction théorique de cette « plénitude humaine » dans les *Manuscrits de 1844* de Marx. Là, dans quelques passages elliptiques, Marx introduit la figure de l'homme non aliéné, l'« homme total ». Cette figure de l'« homme total » et les communautés paysannes perdues de la campagne française sont deux des trois ingrédients utilisés par Lefebvre pour formuler son projet politique de reconquête et de désaliénation qui est devenu la voie qu'il a suivie, et qu'il a appelée, après Marx, l'« appropriation ». Le troisième ingrédient, c'est bien sûr les communards de 1871.